

la pauvre Jeanne ; il me semble que non. Ah ! Dieu ! que de sang va être versé !... Quel affreux bouleversement ! Et puis, dites-moi, quelle triste manière de tenir les promesses que l'on nous avait faites, avant... Comment appelles-tu ça, Julien ?

— Avant le plébiscite, ma mère.

— Oui, on nous parlait de paix !... Je n'aime pas un gouvernement qui trompe...

— Ta, ta, ta, tu te lances dans la politique, femme ! Au fait, tu as raison : un souverain doit avoir de la loyauté... Mais laissons cela — et vive la France ! Qu'elle soit victorieuse dans cette guerre !... Alors, je mourrai content.

— Julien répète-moi que mes pressentiments ne se réaliseront pas, disait Jeanne ; n'est-ce pas qu'il y aura suffisamment de soldats pour qu'on ne vienne pas t'enlever, cher enfant !...

— Oh ! l'armée est assez nombreuse ; on n'enrôlera point ces moutards ; — quoique Julien soit un fier luron déjà, s'écria le père.

V

Je ne dirai point par quelles alternatives d'espérances, de déceptions, de craintes terribles, nous passâmes à cette malheureuse époque tout enfiévrée de la guerre de 1870. Je n'aurais pas le courage de compter, une à une, toutes nos premières blessures, blessures faites à notre orgueil français, à notre patriotisme, à notre amour profond pour cette belle France trahie, qui nous devenait plus chère encore, comme une mère affligée, que l'on aurait voulu sauver avec la dernière goutte de son sang ! Heureux ceux qui sont morts pour elle ! La France tressaille encore à leurs noms !

Dans notre dénûment imprévu, nous manquions de soldats, de munitions, de tout ! Mais, quoi qu'on en ait dit, il y avait encore bien des courages, de ces courages français qui ne peuvent s'éteindre, de ces courages dauphinois aussi, qui ne peuvent mentir à leur race.